

Éléments de l'occupation du milieu rural et système de production agricole au Fouta Djallon (République de Guinée) : tentative de diagnostic d'évolution

Jean BOULET ⁽¹⁾, Jean-Claude TALINEAU ⁽²⁾

(1) Géographe ORSTOM, 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10

(2) Agronome ORSTOM, 3191, route de Mende, 34060 Montpellier cedex

RÉSUMÉ

Cet article se borne à décrire des éléments de structure du système agricole existant au Fouta Djallon. Dans une première partie sont décrites les composantes de l'exploitation : tapades, auréoles autour des tapades, champs extérieurs, jardins. On constate que ces éléments n'ont guère changé depuis les descriptions qu'en a faites RICHARD-MOLLARD (1944). L'organisation socio-économique n'a guère changé, elle aussi, depuis l'analyse qu'en a fait Hubert FRÉCHOU (1955). Par contre, l'ancienne structure politique constituée par les quartiers « misside » habités par des foulbés et les quartiers « rundé » occupés par des descendants de captifs ne subsiste qu'en de très rares endroits. La seconde partie est consacrée à une appréciation quantitative de quelques-uns des éléments de structure des systèmes de production et à leur comparaison avec une étude exhaustive du village de Dantari, près de Pita, faite en 1955. On constate :

— Une augmentation du nombre de personnes vivant dans chaque unité de production (de 5,6 à 8,9 personnes en moyenne).

— Une réduction de la taille des exploitations qui passent de 1,5 ha à 1 ha en moyenne, essentiellement au détriment des champs extérieurs.

En conclusion une situation figée avec, comme principaux changements, la régression des troupeaux, la disparition des équidés et surtout la diminution des superficies cultivées en dépit d'une augmentation de la pression démographique.

MOTS-CLES : République de Guinée — Fouta Djallon — Système de production — Enquête rurale — Activité agricole.

ABSTRACT

Structure of a farming system in Fouta Djallon (Republic of Guinea). A tentative diagnosis of the evolution

This article describes the structure of the current farming system in Fouta Djallon (Republic of Guinea). The first part shows the components of the farm: "tapade", cultivated areas surrounding the tapades, outer fields, gardens. We notice that these components have hardly changed since the description made by RICHARD-MOLLARD (1944). The socio-

economic organization has hardly changed either since the analysis made by Hubert FRÉCHOU (1955). On the contrary the former political structure made up by the "misside" quarter inhabited by fulbe and the "runde" quarter inhabited by the descendants of captives only exists in very rare places.

The second part is devoted to a quantitative evaluation of some structural elements of the farming system compared to full study of the village of Dantari (near Pita) made in 1955. We can notice:

— *An increase in the number of people living in each unit of production (an average of 5.6 to 8.7).*

— *A decrease in the area of the farm from 1.5 ha to 1 ha on the average, mostly to the detriment of the outer fields.*

As a conclusion a very steady situation with as main changes the reduction of the cattle, the disappearance of horses and donkeys, and the decrease of the cultivated areas in spite of the demographic pressure.

KEY WORDS : Republic of Guinea — Fouta Djallon — Farming system — Rural survey — Cropping pattern.

Vingt ans après la réunion des experts de la C.C.T.A. (Commission pour la Coopération Technique en Afrique au Sud du Sahara) à Mamou (Anonyme, 1960), destinée à formuler des recommandations en matière d'aménagement et de restauration du Fouta Djallon, la communauté internationale, et particulièrement les institutions spécialisées des Nations-Unies, s'intéresse de nouveau à cette zone sensible et vitale pour l'Ouest africain et soutient d'importants projets d'aménagement et de développement intégré.

Les études (1) en cours, visant à apprécier les principales caractéristiques de l'occupation humaine de l'espace rural et les modalités de son utilisation à des fins de production agricole, sont encore trop récentes et partielles pour prendre toute la dimension de l'organisation et du fonctionnement des systèmes de production en place. Il est toutefois possible d'apporter les éléments essentiels de l'inventaire du cadre des lieux de vie et des activités agraires qui, bien que présentés de manière statique, n'en permettent pas moins une comparaison avec les résultats des études descriptives réalisées antérieurement.

De plus, les premiers résultats des enquêtes proposent une quantification de ces faits d'occupation, et suggèrent un premier diagnostic sur l'évolution et les changements survenus dans l'intensité de l'activité agricole foutanienne.

ESSAI DE REPRÉSENTATION DU SYSTÈME DE PRODUCTION

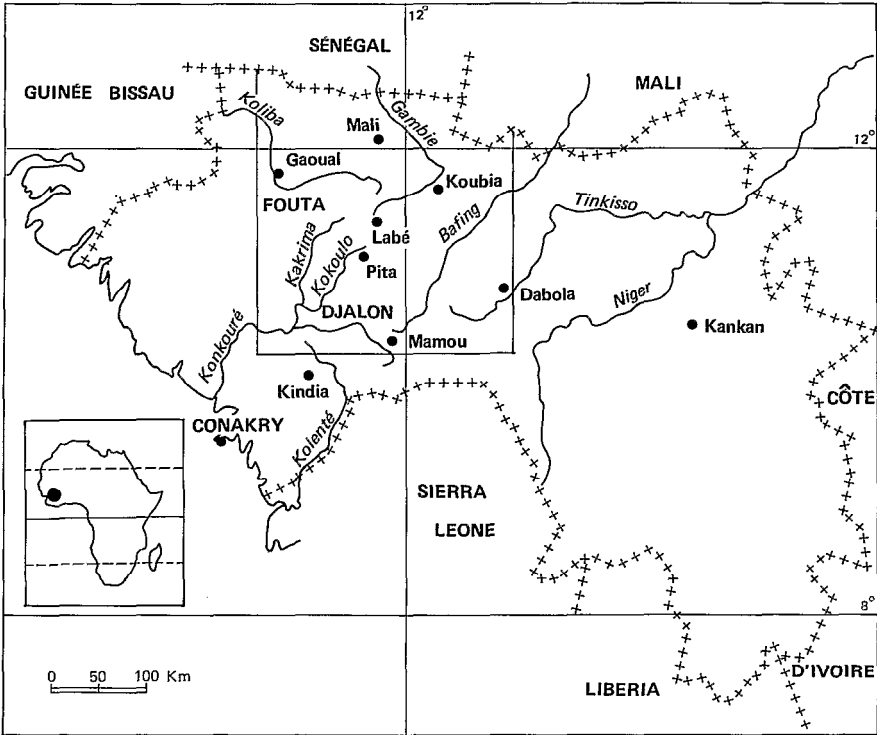
En première approche le système de production le plus représentatif du Fouta se confond avec l'unité de production agricole familiale ou exploitation paysanne qui est caractérisée par les composantes suivantes :

— Accès et disponibilité d'un capital principal, le capital foncier cultivable en propre, inaliénable et inhéritable individuellement, dont la propriété est au lignage ancien et futur et l'usufruit aux membres vivants du parentage.

— Existence et disponibilité d'une force de travail familiale.

— Unicité d'un centre de décision, le chef de famille, en ce qui concerne l'affectation des terres et pluralité des décisions, chef de famille et épouses, pour les choix techniques et économiques sur des espaces d'exploitation bien délimités, constituant des sous-unités de production.

(1) Ce travail a pu être réalisé grâce à l'appui de l'UNESCO qui a apporté son concours à l'encadrement d'équipes locales.



Carte de la République de Guinée et mise en évidence de la zone du Fouta Djallon

— Existence de sous-groupes familiaux de consommation communautaire de la production agricole, obtenue par combinaison du capital et du travail sur les différentes sous-unités.

— Détention de quelques moyens matériels et animaux de production.

Délimitation et caractérisation des éléments physiques et humains de ce système

L'activité agricole de la population rurale du Fouta se déploie à partir d'un espace particulier, la tapade ou lieu principal de vie et de subsistance, vers des espaces plus ou moins éloignés : auréole proche, jardins de bas-fonds, champs extérieurs.

La tapade

Elle a été décrite par RICHARD-MOLARD (1944) comme la clôture d'un espace appelé « gallé » où s'associent l'habitat, les jardins de case et quelques rares enclos et constructions sommaires destinées au cheptel. Aujourd'hui, dans le langage courant, la tapade désigne l'ensemble de la clôture et de l'espace enclos ce qui est plus conforme à l'étymologie du mot (portugais *tapada* : parc). L'agencement de cet espace est resté immuable ces quarantes dernières années et seules quelques variantes locales apportent un peu d'originalité.

La *clôture* est le plus souvent formée d'un entrelacs de branchages solidement fixés aux arbustes et arbres préservés lors des mises en culture et régulièrement entretenue en fin de saison sèche. Ce qui donne aux zones les plus déforestées, comme le plateau au sud de Labé, un aspect bocager et verdoyant. Parfois, comme à Timbi Madina, cette clôture est faite d'une levée de terre, issue d'un fossé extérieur relativement profond, plantée de sisal ou de lantana formant une haie vive; efficace et d'entretien aisé elle est aussi une réponse à la difficulté de se procurer des branchages dans cette région. L'accès à la tapade est plus ou moins facile, allant de l'échalas rudimentaire à la porte pleine et articulée. Cette clôture a pour but de se protéger des divagations d'animaux pendant la période culturale, et fixe les limites de la « concession » familiale à laquelle est particulièrement attaché le Peul sédentaire que ce soit ici avec des haies mortes ou vives ou ailleurs avec des murs de terre.

Les constructions se limitent aux cases d'habitation. Chaque épouse possède sa propre case couverte d'un haut toit de paille de forme conique descendant jusqu'à 50-80 centimètres du sol et reposant sur un mur cylindrique en pisé. Ce mur est doublé à l'intérieur d'une cloison circulaire qui délimite une chambre principale et des pièces annexes en périphérie, servant d'entrepôt pour les récoltes et semences ou de chambre pour les grands enfants. Le chef de famille et les fils adultes possèdent généralement leur propre case. Le nombre d'habitations est donc fonction du nombre d'épouses et d'adultes de sexe masculin. Quelques rares et sommaires abris pour les ovins et caprins ainsi que des enclos où l'on enferme les bovins pour la nuit complètent l'infrastructure d'exploitation.

Les espaces de culture extérieurs à la tapade

Près de la tapade existe parfois une *auréole de terrains* supportant des cultures, fonio et arachide surtout, en succession relativement continue. C'est le cas par exemple au nord du massif, à Koumba près de Mali.

Mais le dispositif le plus répandu est le ou les *champs de culture extérieurs* plus ou moins éloignés de la tapade et quasiment exclusivement réservés à la culture du fonio. Ces *champs extérieurs*, souvent protégés, mais de manière peu efficace, de la divagation du cheptel, sont situés dans des positions géographiques variées :

— Sur les pentes aux sols de versant, appelés *Hansagnéré*, assez épais mais gravillonnaires et parsemés de nombreux blocs de grès ou de dolérite.

— Dans les zones de piémont, glacis plus ou moins long à matériau limono-sableux à pente encore forte, jusqu'à 12 %, entrecoupés de cuirasses. Les principaux sols sont de type *Dantari* en association avec le type *Hollandé*, très acide et mal drainé dans les dépressions tapissées d'alluvions plus fines.

— Le long des axes de drainage où les sols de type *Doukniré* sont assez épais et meubles avec un risque d'hydromorphie saisonnière.

Dans l'espace agricole extérieur à la tapade on peut inclure *les jardins*, soigneusement clos, de taille souvent réduite et situés près des points d'eau et le long des berges. Leur période de production s'étend essentiellement de novembre à juillet, pendant la saison sèche. Le travail y est surtout féminin et la presque totalité de la production, vendue sur les marchés au profit du chef de famille, assure une grande partie des revenus monétaires des tapades. Le maraîchage connaît un regain de faveur dans la « plaine » des Timbi. Après au moins trente années d'abandon, les femmes y lancent d'importants travaux de défrichement manuel le long des axes de drainage. La technique employée, appelée ici « mouki », s'apparente à l'écobuage; cette pratique longtemps interdite est de nouveau autorisée. Les superficies préparées ici sont nettement plus grandes que celles des jardinets des environs de Labé ou Mali.

L'organisation socio-économique

Au sein de chaque tapade vit une famille élémentaire constituée du chef de famille, sa ou ses femmes et leurs enfants ; l'ensemble constitue le « hoggo » qui semble bien être l'unité de production et de consommation de cette société.

Les relations socio-économiques intra-familiales sont restées les mêmes que celles déjà décrites par FRÉCHOU (1965) dans le Timbi. Chaque épouse apporte un dot en bétail dont elle conserve la propriété et la jouissance exclusive et dont ses seuls enfants héritent. L'époux lui attribue une partie de la tapade, le « sountouré » qu'elle cultivera à sa guise et dont les produits lui reviendront intégralement, à charge pour elle de nourrir ses enfants et son époux, cette dernière obligation étant partagée avec les autres épouses.

L'autarcie est assez forte, mais l'accroissement de la taille des familles et l'inévitable exode rural entraînent un certain éclatement de la famille, source d'échange et d'aide alimentaire ; les citadins en visite familiale apportent le riz et repartent avec un animal domestique, chèvre ou mouton, des légumes et des fruits.

L'entraide est assez couramment pratiquée à l'intérieur de la tapade pour certains travaux, tels les semis de maïs. Les épouses sont tenues de participer à la mise en culture des espaces extérieurs, où elles exécutent d'ailleurs l'essentiel du travail ; elles reçoivent en échange une partie de la récolte.

Malgré les liens de parenté existant entre les tapades d'un hameau, appelé « hodho », il y a peu d'échange de travail ; ainsi les travaux collectifs, entrepris au moment des défrichements, labour et récolte et appelés « kilé », semblent être tombés en désuétude. L'individualisme familial se développe de plus en plus.

L'ancienne structure d'ensemble de l'habitat, constituée par les quartiers missidé (mosquée) habités par des Foulbé et les quartiers rundé occupés par les descendants des captifs, ne subsiste plus qu'en de très rares endroits.

Les activités de production agricole

Elles se répartissent tout au long de l'année dans la tapade et les champs extérieurs.

L'agriculture dans la tapade

C'est une activité exclusive des femmes qui s'exerce individuellement sur une surface moyenne d'environ 25 ares.

Les qualités initiales du sol ainsi cultivé ne sont pas spécialement favorables puisque c'est avant tout un lieu d'habitation qui est choisi. Patiemment enrichi avec les déchets domestiques et des apports conséquents de fumier, ce milieu témoigne toujours de bonnes aptitudes culturales, d'autant plus fortes que l'on se trouve à proximité des cases.

Le « sountouré » est toujours subdivisé en petites parcelles délimitées par un réseau d'allées et de levées de terre ou blocs de cuirasse, frein efficace au ruissellement. Chaque parcelle fait l'objet d'une culture associée ne semblant pas codifiée par des règles strictes et précises. Il vaut peut être mieux parler comme RICHARD-MOLARD (*op. cit.*) de la mise en œuvre d'une technique de culture mélangée obéissant certainement, malgré l'impression dominante d'anarchie, à une logique d'utilisation de l'espace et de conduite des cultures qui reste à découvrir.

Le taro, le plus souvent conduit en culture pure à proximité des cases est quasiment présent toute l'année car replanté aussitôt après la récolte qui s'étale

de janvier à mars, période correspondant au labour manuel et généralisé de la tapade.

Dès la mi-mai, à l'arrivée des pluies, s'effectue le semis du maïs, en poquets irrégulièrement répartis sur des parcelles souvent déjà occupées par le manioc toujours en place (culture bisannuelle). Le maïs est associé au niébé *Vigna sinensis* auquel il servira de tuteur. La patate douce tient une place importante et devient même parfois envahissante si elle n'est pas suffisamment contrôlée. L'arachide enfin occupe une portion de terrain non négligeable. En bordure des allées et à proximité des cases poussent quelques plantes à sauce, piment, gombo, oseille de Guinée, et plus rarement à fibres.

L'ensemble des cultures est ombragé par de nombreux arbres fruitiers, manguiers, orangers, avocatiers, goyaviers. Parfois un emplacement, à aptitude spéciale, est réservé à quelques bananiers.

Localement on relève des exploitations particulières ; celle bien connue du néré au nord de Labé mais celle aussi plus originale, à Laba tout près de Timbi Madina, de la liane N'Gara, *Indigofera tinctoria*, dont les hommes, en saison sèche, transforment les feuilles en colorant indigo vendu sur le marché de Labé.

La mise en valeur des espaces extérieurs

Champs extérieurs

Le modèle dominant d'exploitation du milieu est celui de la mise en culture des pentes, autour du hameau, en jachère tournante de 5 à 12 ans. Le hameau de Tianguel entre Mamou et Dalaba en offre un exemple particulièrement clair. On y pratique la culture de céréales, surtout le fonio, plus rarement le riz limité au Fouta méridional au sud de la latitude de Dalaba. La jachère, qui permet un temps de repos et la reconstitution des qualités du milieu si sa durée est suffisante, est défrichée puis brûlée, et enfin, après grattage superficiel du sol, la semence est mise en terre.

Dans des situations un peu plus favorables, sur sol Dantari, le temps de culture peut atteindre trois ou quatre ans, et la jachère plus courte rester de type herbacée. Sur de tels espaces, fréquents sur le plateau des Timbi, le labour en culture attelée semble avoir disparu ; il est relayé par une aléatoire culture motorisée limitée au labour à la charrue à disques, et plus fréquemment par des pratiques manuelles. La durée d'occupation annuelle du sol par les cultures correspond à celle de la saison des pluies de mai à novembre.

Le champ de fonio, *Digitaria exilis*, occupe une place prépondérante dans l'assolement hors tapade. Cette graminée est la céréale la plus cultivée du Fouta et probablement encore pour longtemps, compte tenu de son aptitude à valoriser des milieux au potentiel médiocre. Une rapide enquête a fait ressortir des niveaux de productivité du travail particulièrement bas : 100 journées à l'hectare, sans inclure le labour, pour une espérance de rendement moyen de 300 kg de grains. Convertis en revenu monétaire cette productivité révèle toutefois un gain financier horaire assez semblable à celui obtenu par un salarié du secteur de l'artisanat.

Jardins

Une majorité de tapades s'attache à cette exploitation horticole, peu mentionnée dans les écrits antérieurs, probablement exigeante en temps de travaux mais susceptible de faire accéder la famille, par l'intermédiaire de son chef, à des revenus monétaires non négligeables.

L'exploitation du milieu est très intensive, les cultures sont conduites en planches surélevées, le repiquage, à partir de plants élevés en pépinière, systématique. La diversité des légumes cultivés est très grande : oignons, poireaux, salades (souvent associées aux oignons), amarante, tomates, aubergi-

nes, patates (pour les feuilles), pommes de terre, choux, carottes. Les bananiers, souvent présents et paillés au pied, souffrent cependant de la sécheresse faute d'une irrigation suffisante. Le sol est maintenu enrichi grâce à des restitutions organiques sous forme de fumier.

L'ensemble des cultures légumières est bien conduit, parfaitement arrosé et désherbé, l'état phytosanitaire est *a priori* excellent de même que le développement végétatif. Seule remarque, les tomates ne sont pas taillées, elles deviennent rapidement buissonnantes, s'élèvent assez peu et portent des fruits de taille petite à moyenne. Les pommes de terre, les choux, les carottes, les tomates et les oignons seraient les légumes se vendant le mieux et au meilleur prix.

APPRÉCIATION QUANTITATIVE DE QUELQUES ÉLÉMENTS DE STRUCTURE DU SYSTÈME DE PRODUCTION

Les données présentées ci-dessous sont issues d'un travail d'enquête effectué par des agents locaux (2) qui ont obligeamment communiqué leurs résultats. Il s'agit d'une première série de paramètres destinés à identifier et caractériser les éléments de base de la structure des unités de production (UP) : population concernée, force de travail, surfaces exploitées, cheptel. C'est un préalable à une étude ultérieure du fonctionnement de ces UP.

Les enquêtes se sont déroulées dans les aires des bassins versants représentatifs pilotes choisis par les responsables du projet. Le travail sur le terrain a été effectué de décembre 1985 à avril 1986. Il a concerné six préfectures de Mali au nord à Kindia au sud en passant par Labé, Pita, Koumbia et Mamou au centre du massif. Trente-sept unités de production ont pu ainsi être étudiées au sein de dix-neuf villages.

Il faut dire tout de suite que l'échantillon ainsi obtenu n'a aucune valeur représentative de l'ensemble; il n'a pas été construit pour cela mais seulement pour quantifier avec précision la structure de base des UP et en illustrer la diversité.

Méthodologie

Technique d'enquête

Le travail sur le terrain a consisté à enregistrer un certain nombre de déclarations sur la composition de la famille, données considérées comme fiables, sur la nature et localisation du parcellaire et sur la constitution du cheptel, chiffres beaucoup plus difficiles à vérifier.

Par ailleurs le calcul, puis l'enregistrement des surfaces cultivées a eu lieu après *mesure directe* des différentes parcelles à l'aide d'une boussole et d'un multi-décamètre.

L'estimation de la force de travail a été calculée à partir des conventions suivantes :

Chef de famille quel que soit son âge	: 1	UTH (unité travail homme)
Adulte masculin (16-60 ans)	: 1	UTH

(2) L'équipe dirigée par M. M. CIRE BARRY est constituée de M^{lle} B. F. DIALLO et de MM. M. S. DIALLO; M. S. CAMARA, S. DIALLO, A. K. MANSARE, I. S. CAMARA. Que tous ces jeunes guinéens trouvent ici l'expression de nos sincères remerciements.

Adulte féminin (15-55 ans)	: 1	UTH
Adulte scolarisé	: 0,3	UTH
Adulte double actif	: 0,5	UTH
Adolescent non scolarisé (10-16 ans)	: 0,5	UTH
Adolescent scolarisé	: 0,2	UTH

Techniques d'exploitation des données

Les données disponibles sont analysées à trois niveaux.

Une première agrégation des données permet d'obtenir des valeurs moyennes par préfecture, soit pour des caractéristiques élémentaires mais fondamentales des UP, soit pour des indices représentatifs d'une intensité d'exploitation. Outre une première interprétation des différences entre ces valeurs, un jugement est porté sur leur homogénéité afin d'en éliminer certaines de l'analyse ultérieure.

Le deuxième niveau est une présentation des données pour prendre connaissance rapidement de l'étendue de leur dispersion et de leur fréquence. Il est fait appel aux techniques de statistique descriptive à une dimension avec la représentation graphique en histogramme de fréquence et le calcul de quelques paramètres de position et de dispersion des séries de données.

Dans un troisième temps, quelques calculs, toujours en rapport avec la statistique descriptive mais à deux variables sont effectués. Ils ont pour but de mettre en évidence des relations entre deux séries de données, relations qui peuvent être d'ordre causal.

Résultats et interprétations

Quelques valeurs moyennes et indices significatifs

Une première série de données de base concerne les habitants et les surfaces exploitées par UP; elle figure au tableau I et son examen conduit aux commentaires suivants :

— Le nombre moyen d'individus par UP est de 8,7 et celui des travailleurs atteint 3,7; les unités de production étudiées sont très peuplées à Labé et relativement moins à Mamou ce qui est en accord avec les différences de densité de population rurale pour l'ensemble de ces préfectures. La très faible valeur moyenne du peuplement enregistré à Kindia est probablement singulière.

— Les surfaces moyennes d'un « sountouré » par préfecture s'écartent assez peu de la moyenne générale qui s'établit à 0,25 hectare. Les « sountourés » sont toutefois exigus à Labé et plutôt vastes à Mali. Les explications de ce phénomène peuvent être multiples comme par exemple une potentialité différentielle du milieu, des niveaux de saturation foncière de l'espace utilisable en tapade très distincts ou encore des moyens ou activités extérieurs pour la satisfaction des besoins; seules les études ultérieures permettront de trancher.

— La surface moyenne d'un champ extérieur est de l'ordre de 0,30 hectare. Pour Kindia, où la surface moyenne est très élevée, la particularité se confirme.

— Les surfaces moyennes cultivées hors tapade sont un peu plus variables et plus élevées d'environ 0,06 hectare par UP que celles exploitées à l'intérieur de la tapade.

— Globalement pour l'UP, la surface totale mise en valeur est assez peu variable autour d'une moyenne proche de l'hectare; la faible valeur relative à Mamou est à mettre en liaison avec la faible intensité de peuplement. En

TABLEAU I
Habitants, force de travail et surfaces exploitées, concernés par les enquêtes

PREFECTURE	HABITANTS CONCERNES PAR ENQUETE	NB. MOYEN D'HAB. PAR UP	NB. MOYEN D'UTH PAR UP	SURFACE MOY. D'UN SOUNTOURE (m ²)	SURFACE MOY. D'UN CHAMP EXTERIEUR (m ²)	SURFACE MOY. D'UNE TAPADE (m ²)	SURFACE MOY. EXPLOITEE HORS TAPADE PAR UP (m ²)	SURFACE TOTALE MOY. EXPLOITEE PAR UP (m ²)
MALI	90	10,0	3,8	3 751	2 300	7 502	3 640	11 691
LABE	47	11,8	5,0	1 502	8 470	2 629	8 470	11 099
PITA	49	8,2	3,3	2 341	2 894	3 511	5 788	9 299
KOUBIA	81	9,0	4,0	2 101	4 608	4 898	4 608	7 458
MAMOU	30	5,0	2,6	1 962	1 179	2 943	4 317	5 483
KINDIA	10	3,3	2,7	1 613	16 333	1 613	16 333	17 946
Moyenne	-	8,3	3,6	2 474	3 986	4 480	6 688	10 351
Moyenne hors KINDIA	-	8,7	3,7	2 514	3 062	4 732	5 372	9 315

TABLEAU II
Indices d'occupation et d'exploitation du milieu

PREFECTURE	SURFACE EN TAPADE/HAB. (m ²)	SURFACE TOTALE EXPLOITEE/HAB. (m ²)	SURFACE EN TAPADE/UTH (m ²)	SURFACE TOTALE EXPLOITEE/UTH (m ²)	NOMBRE D'ANIMAUX PAR UP		SURFACE TOTALE EXPLOITEE PAR UNITE DE CHEPTTEL	
					BOVINS	OVINS CAPRINS	BOVINS	OVINS CAPRINS
MALI	750	1.275	1.954	2.953	3,7	4,6	4.497	4.497
LABE	223	945	528	2.229	2,0	3,0	5.550	3.700
PITA	430	1.139	1.053	2.790	0,8	7,8	13.208	1.355
KOUBIA	545	1.193	1.219	2.210	5,3	2,0	3.729	9.943
MAMOU	589	968	1.139	2.531	--- 1 seule	donnée	disponible	---
Moyenne	542	1.115	1.276	2.565	3,3	4,2	5.624	2.770
						(MAMOU	exclu)	

comparant Mali et Labé on note une rigoureuse compensation entre les surfaces cultivées à l'intérieur et à l'extérieur de la tapade ; il sera intéressant d'étudier et de comparer ces deux stratégies d'occupation de l'espace.

Compte tenu des données du tableau I il a été décidé d'écarter, pour la suite des interprétations, les résultats relatifs à Kindia dont les valeurs s'éloignent trop du niveau moyen de la zone.

Le tableau II mentionne *des indices d'occupation et d'utilisation du milieu* par les habitants et les animaux.

— S'agissant des surfaces cultivées par habitant ou UTH on remarquera les écarts substantiels à la moyenne pour les préfectures de Labé et Mali. Les disparités d'intensité d'exploitation sont particulièrement fortes au niveau des tapades et plutôt restreintes quand il s'agit de la totalité de la surface exploitée.

— Le recensement des animaux fait apparaître un effectif assez réduit et très variable entre les UP pour que les écarts à la moyenne aient un véritable sens. On retiendra que les enquêtes ne se sont pas déroulées dans la grande zone d'élevage bovin du Fouta qui correspond à la région des bas plateaux de l'ouest du massif — Telimélé, Gaoual, Koundara — où la pluviosité et l'immense étendue de bowé sont propices à la pousse de l'herbe et au pâturage. A noter toutefois des populations de bovins et d'ovins-caprins par UP relativement fortes, respectivement sur les préfectures de Koubia et de Pita. De plus la présence de bovins semble exclure celle d'ovins-caprins et vice versa. Enfin les surfaces cultivées disponibles par unité de bétail n'ont que peu de sens car elles sont trop influencées par le niveau des effectifs et parce qu'elles ne participent en fait que probablement très peu à leur alimentation.

En résumé les quelques valeurs moyennes se rapportant à la trentaine d'enquêtes effectuées sont les suivantes :

— Une unité de production exploite annuellement environ un hectare de cultures qui se répartit sensiblement à égalité entre les « sountourés » de la tapade et les champs extérieurs.

— Cette même unité héberge en moyenne 8,7 individus et dispose de 3,7 UTH.

— Pour un habitant de l'UP la surface exploitée est de 0,11 hectare et un travailleur met en valeur approximativement 0,25 hectare.

Le niveau de ces chiffres pourra étonner mais il est à mettre en rapport avec la faiblesse des équipements en moyens matériels d'exploitation. De plus ces résultats sont à corriger car probablement sous-estimés du fait que bien des espaces sont mal pris en compte : jachères, milieu forestier pour l'exploitation du bois, terrains de pâture pour les animaux. On peut aussi penser que la production obtenue sur ces aires de culture suffit à la satisfaction des besoins alimentaires du groupe familial, dégage peut-être quelques surplus sans toutefois probablement pouvoir satisfaire aux besoins des villes. Cela témoignerait cependant d'une aptitude culturale non négligeable des milieux exploités et/ou d'un certain savoir-faire dans la conduite des cultures : cas de la tapade en particulier.

Dans la monographie agricole exhaustive du village de Dantari (Anonyme, 1955), situé à trois kilomètres à l'ouest de Pita, figurent d'intéressants résultats concernant la structure et l'économie agricole des exploitations. Parmi ces derniers on relève :

— Une exploitation agricole regroupe en moyenne 5,6 habitants.

— Chaque exploitation cultive environ 1,50 hectare (1,86 pour les quartiers Missidé et 1,20 pour les Rundé) ; la tapade intervient pour 0,50 hectare (égalité entre Missidé et Rundé) et les champs extérieurs pour 1 hectare (1,33 hectare pour les Missidé et 0,70 pour les Rundé).

- La surface moyenne exploitée par habitant ressort donc à 0,27 hectare.
- Le cheptel moyen par exploitation s'élève à 3 bovins.

Au travers de ces chiffres, l'évolution la plus marquante sur cette période de 30 ans se traduit par un accroissement d'environ trois personnes de la population par exploitation et une diminution des surfaces exploitées de 33 % qui concerne surtout les champs extérieurs. On peut donc conclure que l'intensité d'exploitation agricole du milieu a diminué malgré la hausse de la pression démographique et que des compensations ont dû être trouvées. Si ces résultats devaient être confirmés par la suite il conviendrait de s'interroger sur la dynamique évolutive de ces trente dernières années et en particulier essayer de proposer quelques explications à deux faits *a priori* contradictoires, à savoir un accroissement démographique — 100 % — et une régression des surfaces cultivées qui ne s'est accompagnée de l'introduction d'aucun facteur supplémentaire d'intensification de la production. Quelques hypothèses peuvent d'ores et déjà être avancées :

- Il est permis de penser que le régime politique de ces dernières années n'a guère favorisé l'accumulation visible de richesses — cheptel, terres cultivées — et partant l'obtention de surplus de produits agricoles à destination des marchés ; cela a renforcé l'autarcie et peut-être entraîné une diminution des rations alimentaires disponibles au sein de chaque famille.

- Plus grave probablement est la lente dégradation du potentiel du milieu faisant suite à la réduction inévitable et accélérée du temps de jachère et à la pratique du brûlis. Ce dernier n'est pas toujours correctement contrôlé et il concerne le plus souvent des espaces dont la dimension est sans rapport avec les nécessités alimentaires. Cet acte, malgré quelques effets bénéfiques à très court terme, entraîne la dilapidation d'une part considérable de la richesse biologique, lentement accumulée à la surface du sol. Il est toutefois difficile, tant que la preuve préalable d'une possible intensification de certaines zones n'aura pas été faite, de proposer avec de réelles chances de succès, un changement substantiel et rapide dans les modalités d'exploitation du milieu.

Par ailleurs ce phénomène d'appauvrissement est encore aggravé par la diminution des restitutions de fumure animale et la quasi-suppression de la fertilisation minérale.

Cette situation est de nature à décourager bien des tentatives de mise en culture de certains milieux.

Mais en étant plus optimiste, on peut aussi imaginer que les agriculteurs ont trouvé d'eux-mêmes la parade à cette diminution de l'aptitude des terres à produire en reportant tous leurs efforts et en utilisant le surplus de main-d'œuvre disponible sur des espaces plus restreints — tapades et jardins — où la productivité a été sensiblement accrue ; malheureusement les références antérieures manquent pour en juger.

Enfin on ne manquera pas de souligner que l'agrandissement de la famille a conduit à son éclatement dans l'espace sans altérer les liens de solidarité ; on assiste ainsi à d'importants transferts de vivres des villes — Conakry essentiellement — vers les campagnes. Mais là encore il faut remarquer que le riz ainsi échangé n'est pas produit localement mais essentiellement importé.

Représentations graphiques de la fréquence et de la dispersion des données

Compte tenu des données manquantes et de la mise à l'écart des résultats relatifs à la préfecture de Kindia les calculs ont porté sur des effectifs (n) variables, mentionnés sur les graphes, allant de 64 «sountourés» à 22 surfaces totales exploitées seulement. Les histogrammes de fréquence sont réalisés sur les figures 1, 2, 3 et 4 ; il a été choisi une répartition en 6 à 10 classes d'intervalle constant.

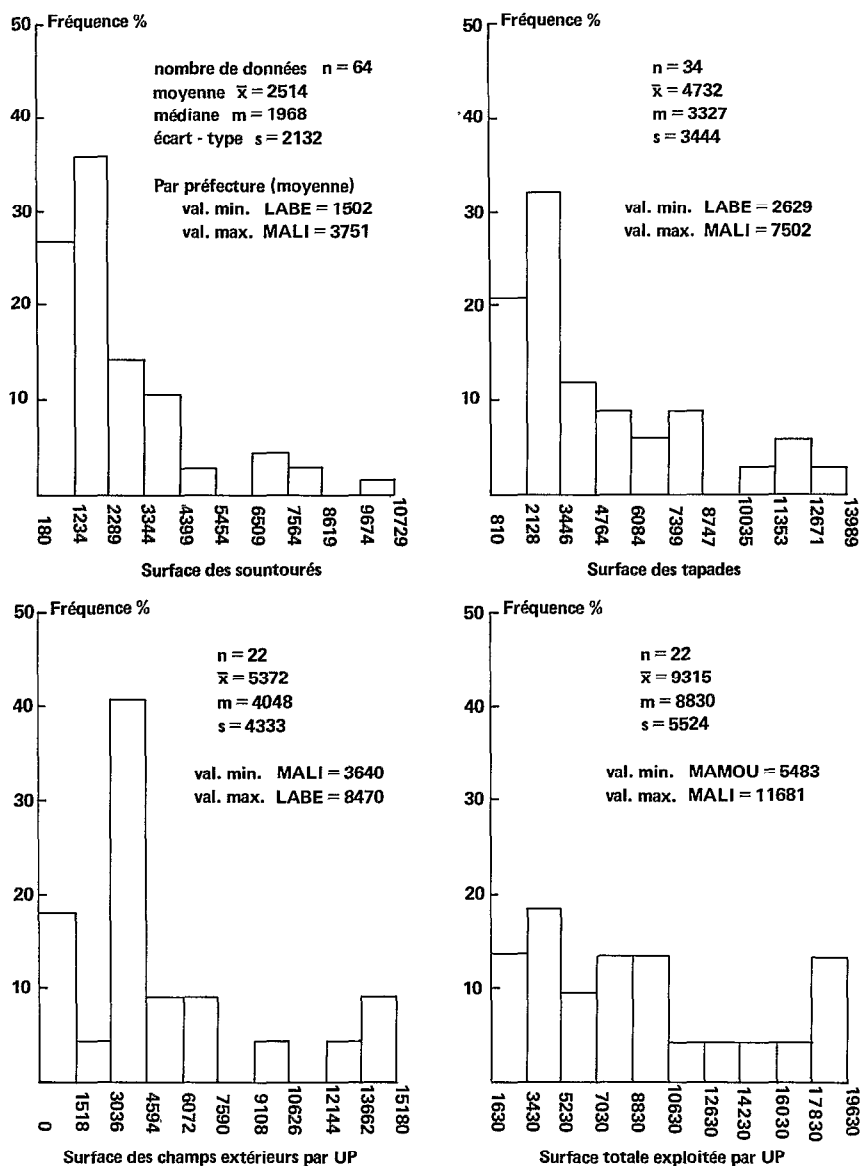


Fig. 1. — Histogrammes de fréquence des diverses surfaces mises en exploitation exprimées en m^2

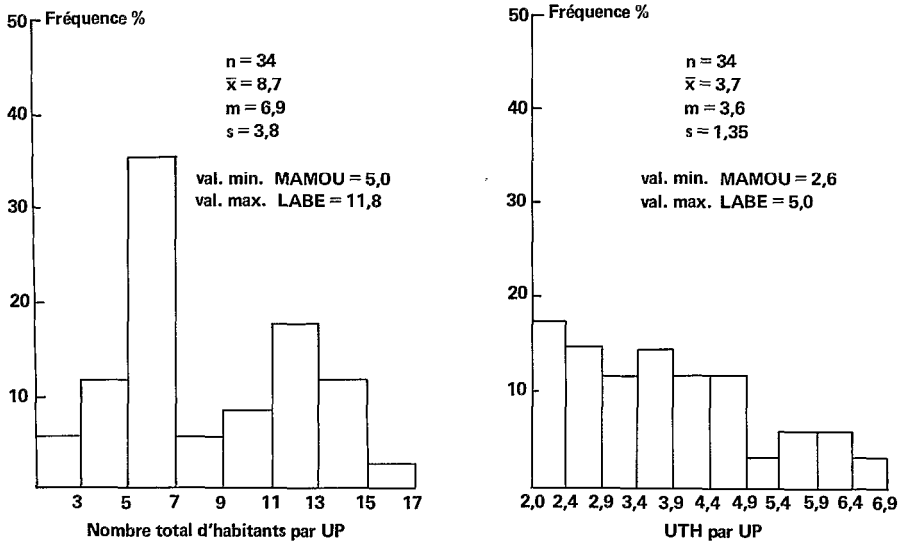


FIG. 2. — Histogrammes de fréquence de la population et de la main-d'œuvre disponible dans les UP

En ce qui concerne les diverses surfaces exploitées (fig. 1) l'ensemble des courbes de distribution a une forme en i ou hyperbolique ce qui veut dire que les petites surfaces sont plus fréquemment représentées que les grandes ; la médiane (m), systématiquement inférieure à la moyenne (x), en témoigne également. On notera toutefois l'existence d'une classe modale assez nette pour la surface des champs extérieurs dont la valeur du mode est proche de 3 800 m². S'agissant de la surface totale cultivée, la distribution a tendance à prendre une forme en U avec une zone de fréquence minimale pour les valeurs allant de 10 600 à 17 800 m².

Sur la figure 2 la distribution de la population et des travailleurs montre des courbes du même type que précédemment encore que le nombre total d'habitants se distribue plutôt selon une courbe en cloche dissymétrique : en fait 47 % des relevés sont centrés sur la valeur 5,5 et 30 % sur la valeur 12,8. Pour les actifs 70 % des données se situent entre 2,0 et 4,9 UTH par UP.

En figure 3 on s'est intéressé à la répartition des âges de différents groupes sociaux. Chefs de famille et épouses offrent des distributions modales en cloche dissymétrique pour les premiers et relativement symétrique pour les secondes ; moyenne et médiane sont ici très proches. Si l'âge moyen des responsables d'UP reste élevé, la dispersion des âges reste très grande ce qui permet d'envisager des comportements variés vis-à-vis des innovations. L'âge moyen des actifs se répartit selon une courbe en i témoignant de la prédominance de jeunes actifs : 68 % des UP ont des actifs dont l'âge moyen se répartit entre 23 et 32 ans.

Enfin la figure 4 illustre la distribution des effectifs du cheptel. Ce sont également des diagrammes en i avec une dissymétrie plus accentuée pour les bovins que les ovins-caprins.

Mise en relation des séries de données

La mise en évidence d'un lien de corrélation entre deux séries de données n'implique pas obligatoirement une relation de cause à effet entre ces données.

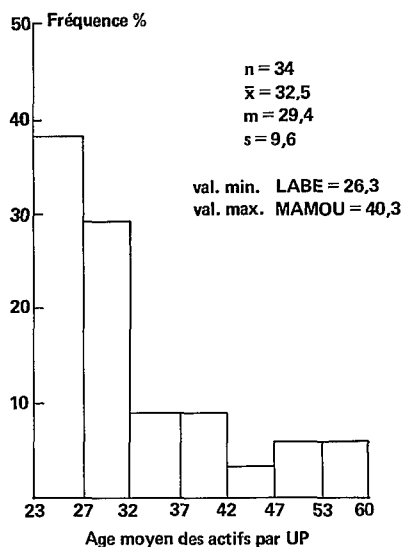
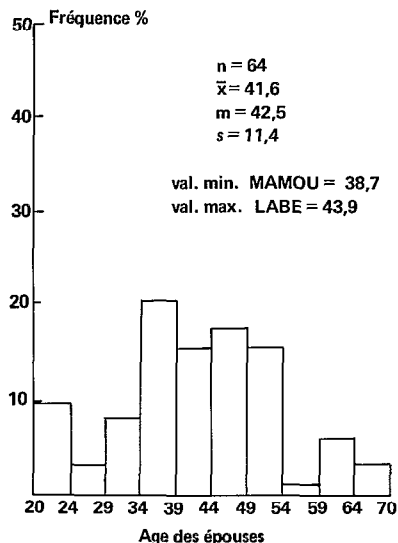
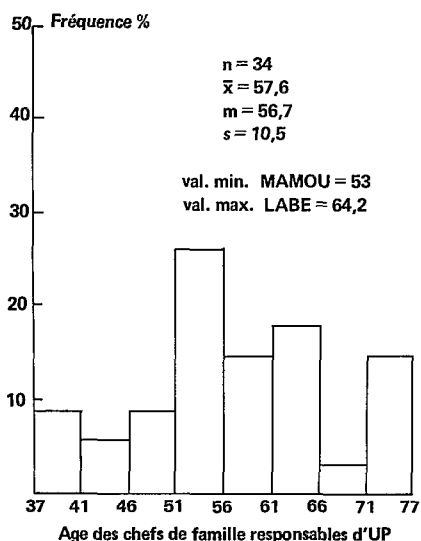


FIG. 3. — Histogrammes de fréquence des âges de différents groupes sociaux

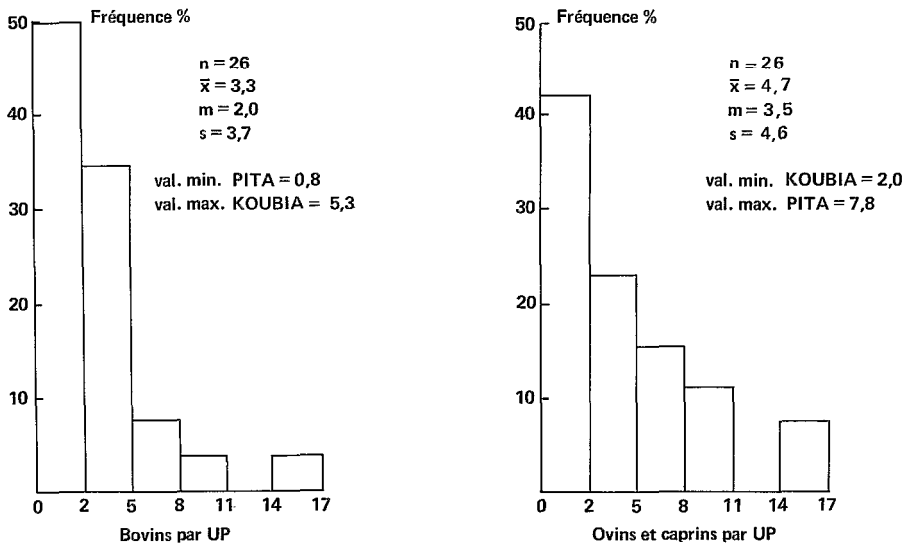


FIG. 4. — Histogrammes de fréquence du cheptel des UP

Ces liaisons sont toutefois à la base de présomptions et permettent de formuler des hypothèses qui peuvent être testées dans la suite des démarches.

Dans cette recherche on a essentiellement tenté de mettre en évidence des éléments déterminants pour la taille des diverses surfaces exploitées, éléments constituant des freins ou des atouts pour le fonctionnement des UP ou au contraire des faits totalement indépendants.

L'explication de la variabilité des surfaces cultivées a été recherchée par rapport à deux processus :

- celui de la satisfaction de besoins alimentaires ou monétaires jugés proportionnels au nombre d'habitants des UP ;

- celui de l'adéquation entre une exigence en travail, proportionnelle aux surfaces, et des possibilités d'une offre au sein de l'unité de production exprimée par le nombre d'UTH ou l'âge moyen des actifs.

Satisfaction des besoins

Il n'y a pas de liaison entre la surface exploitée dans la tapade et la population de cette tapade. On peut en conclure que la surface d'une tapade est un paramètre singulier, fixé d'avance et peu susceptible de variation à partir de la modification de la taille de la famille. L'ajustement se ferait peut-être par un accroissement de l'intensification et des résultats de production, ce qu'il faudrait vérifier et qui témoignerait d'une certaine plasticité et aptitude potentielle à produire de ces milieux.

Il y a par contre liaison très hautement significative (fig. 5) entre la surface totale exploitée et le nombre d'habitants de l'UP : 56 % de la variabilité du premier paramètre sont expliqués par la variabilité du second. Cette liaison est induite par celle existant entre surface en champs extérieurs et population. Ce dernier espace est donc le facteur d'ajustement ; il intervient par sa surface puisqu'il est presque toujours cultivé de manière extensive à l'exception des bas-fonds dont l'étendue n'est pas connue pour l'instant.

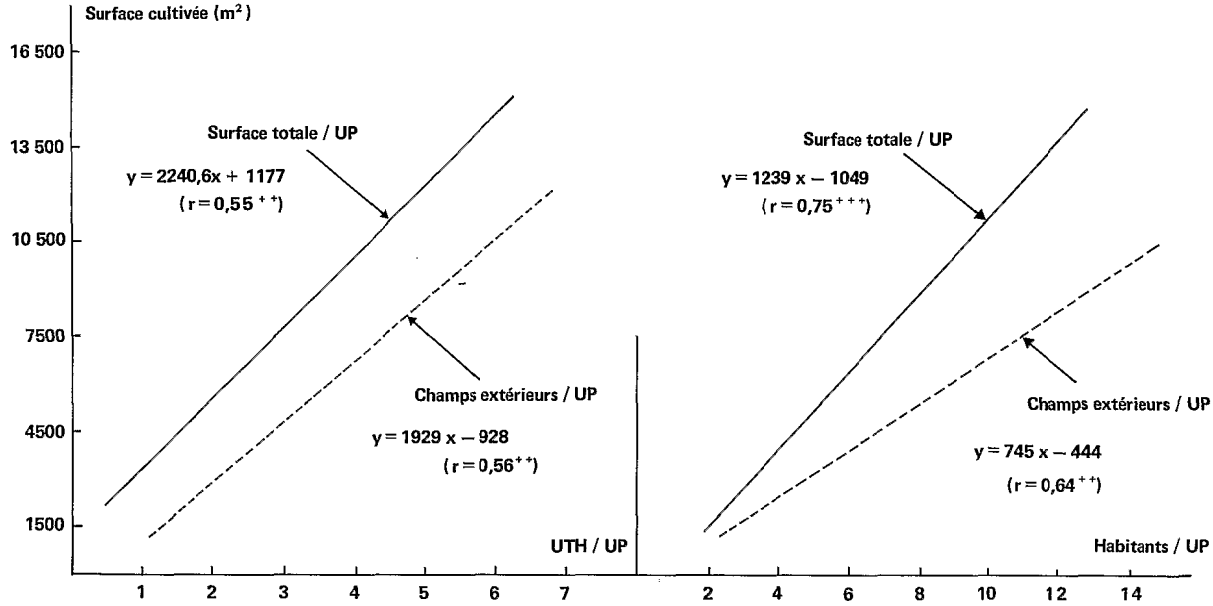


FIG. 5. — Régressions et corrélations entre surfaces cultivées, d'une part, force de travail et population de l'autre (22 couples de données)

Ajustement de la demande et offre de travail

Il n'y a toujours pas de corrélation entre la surface des tapades et le nombre d'actifs de l'UP. Cet espace est donc bien l'objet d'une gestion particulière échappant à de nombreux déterminants et contraintes. En matière de travail on peut concevoir que ce n'est pas le facteur contraignant en raison de l'étalement des travaux sur une grande partie de l'année pour des surfaces unitaires assez restreintes et de la possibilité de mobiliser une importante fraction des travailleurs pour écrêter les pointes de travail au moment des semis, désherbages et récoltes par exemple.

La corrélation est par contre hautement significative entre la surface totale en exploitation et la main-d'œuvre disponible ; la droite de régression entre ces deux données est représentée en figure 5. Là encore c'est la surface des champs extérieurs qui est concernée et qui se trouve être en partie déterminée par la force de travail disponible ; ce n'est pas étonnant, eu égard au faible degré de mécanisation des opérations culturales sur ces surfaces, et l'on peut parler là de véritable facteur limitant pour l'extension de ces cultures.

Il s'avère vain de vouloir rapprocher la variabilité des surfaces cultivées avec celle de l'âge moyen des actifs : il ne semble pas y avoir de classes d'âge apte à fournir une quantité de travail supérieure à une autre. De même il peut sembler logique de faire dépendre la surface des sountourés de l'âge des épouses. De fait il n'en est rien, et ces attributions sont probablement beaucoup plus fonction du rang de l'épouse, d'affinités particulières, ou tout simplement de disponibilités occasionnelles en terre que d'un âge donné.

Ces premières enquêtes ont conduit à l'obtention d'un certain nombre de données de base concernant la structure des unités de production familiale : surfaces en terres exploitées, disponibilité en main-d'œuvre, importance du cheptel.

En plus des valeurs moyennes pour chaque caractéristique il a été possible de faire ressortir l'étendue de leur variabilité : par exemple la diversité de situation géographique, qui se manifeste entre Labé et Mali, sur l'importance des parts respectives de l'espace consacrées aux tapades et champs extérieurs, mériterait une plus ample description et une recherche d'explications.

L'ensemble de ces données n'est pas tout à fait complet ; il manque notamment encore beaucoup d'informations sur la nature, la destination et la taille d'espaces extérieurs à la tapade : jachères, bas-fonds.

D'ores et déjà il apparaît que la tapade est un lieu particulier dont on ne voit pas actuellement le déterminant de la surface ; il semble jouer un rôle tampon, de volant pour une sécurité alimentaire, sans doute tout à fait vital. Il faut répéter que la gestion de cet espace est sous la maîtrise totale et le pouvoir de décision des seules femmes.

Les études ultérieures ne devront pas négliger la recherche d'explications à la désaffection pour l'activité agricole qui semble s'être manifestée sous la forme d'une réduction des surfaces exploitées : c'est là un des plus importants facteurs déterminant l'autonomie alimentaire régionale.

CONCLUSION

Quand on cherche à caractériser l'évolution de l'ensemble du système agraire au Fouta Djallon au cours de ces dernières années, c'est bien le constat d'une situation figée qui s'impose d'emblée. Les écrits de RICHARD MOLARD (*op. cit.*) sur la vie paysanne dans cette région, qui datent maintenant de plus de 40 années, sont encore d'une criante actualité, à l'exception de l'organisation administrative et de la hiérarchie sociale qui se sont bien modifiées.

Quelques changements sont toutefois perceptibles, comme la régression des troupeaux, la disparition totale des équidés qui n'auraient, semble-t-il, jamais été nombreux, l'abandon de la culture attelée, la non-utilisation des engrais, mais l'essentiel de l'organisation des activités agricoles au champ est resté immuable comme si cette région, à l'image du reste du pays d'ailleurs, s'était tenue à l'écart de presque toutes les innovations et de toute influence du développement, se cantonnant dans une autarcie presque complète.

L'activité agricole s'organise toujours autour de la tapade cultivée intensivement par les femmes et du champ de fonio, placé sous la responsabilité des hommes, exploité sur les pentes voisines dans un système de jachère tournante où domine la pratique du brûlis.

La fertilité du milieu semble se maintenir au moins au niveau des tapades et jardins en raison des restitutions qui y sont pratiquées mais il y a appauvrissement incontestable et généralisé des sols dans les champs extérieurs. La totalité du massif est soumise à une érosion diffuse assez peu spectaculaire à l'exception de quelques traces sérieuses de griffes et ravines en des endroits très localisés. La déforestation ne menace pas à court terme le massif qui a toujours été, depuis au moins les débuts de l'occupation humaine, un espace relativement ouvert et fortement bowalisé (RICHARD MOLARD, 1949).

Un des faits les plus notables de l'évolution du système de production semble être la réduction des surfaces mises annuellement en culture au sein des exploitations. Cette diminution porterait sur 0,5 hectare et n'est pas sans poser le problème de la satisfaction des besoins alimentaires de la famille, dont la taille s'est accrue de trois unités en moyenne pendant le même temps.

L'analyse des réponses apportées par les paysans à l'augmentation du nombre de bouches à nourrir, sur un espace cultivé qui s'est considérablement restreint, s'avère ainsi être indispensable et des plus pertinente dans la recherche des conditions de l'autosuffisance alimentaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme, 1955. — Études agricoles et économiques de quatre villages de Guinée. I. Fouta Dialon, hameaux de Dantari. Mission démographique de Guinée, 43 p.
- Anonyme, 1960. — Action conjointe dans le Fouta Djalon (Mamou, République de Guinée, 2-7 mai 1960). Recherches africaines. *Études guinéennes* (nouvelle série), 3 : 15-37.
- FRÉCHOU (H.), 1965. — Le régime foncier dans la région de Timbi. Étude de droit africain et malgache. Centre Études Africaines, 4 : 191-201.
- RICHARD MOLARD (J.), 1944. — Essai sur la vie paysanne au Fouta Dialon ; le cadre physique, l'économie rurale, l'habitat. *Rev. Géogr. Alpine*, XXXII, 2 : 135-239.
- RICHARD MOLARD (J.), 1949. — Les densités de population au Fouta Dialon et dans les régions environnantes. C. R. XVI^e Congrès Int. Géogr., Lisbonne : 192-204.